

Dubois (Jean)
Corps numérique tactile

Publié :

« Crucifixion froide » [Jean Dubois], *Spirale*, 156, septembre-octobre 1997, p. 6.

Titre : CRUCIFIXION FROIDE

Auteur : Michaël La Chance

Bloc :

Jean Dubois

ZONES FRANCHES

DARE-DARE, 17 mai au 22 juin 1997

Avec l'avènement du tout-numérique, le corps devient signe. Il est prévisible que les manipulations que nous faisons subir au texte (hyperliens, ancrages, sous-inscriptions), ne manqueront pas d'opérer dans l'épaisseur du corps. Le dispositif de Zones franches permet de déplacer le regard sur un corps, il suffit de toucher du doigt un écran (Touch Screen) pour déplacer le regard le long du corps ou le long des bras d'un nu féminin, espèce de Christ à l'envers, les pieds en haut et la tête en bas. Il s'agit du procédé de déroulement vertical et horizontal (Scrolling) que nous connaissons bien dans les traitements de texte : appliqué ici dans un traitement du corps, alors que le doigt qui touche l'écran sert de curseur et produit une impulsion motrice : il faut toucher pour voir. Ce corps digital (non pas au sens de numérique) ne peut recouvrer sa sacralité en se drapant d'un interdit, « Noli me tangere », — il est au contraire vulgairement pointé du doigt.

On sait que la figure du Christ se trouve doublement convoquée par les nouvelles technologies : d'abord par l'annonce d'une techno-transcendance du tout-connecté, quand les consciences humaines fusionneraient dans les médias électroniques; ensuite par la crucifixion du corps aux exigences du numérique : multiplication des substituts de la vie qui nous privent du contact avec la peau de l'autre, perte du rapport à soi comme sensorialité et comme intériorité, conformisme psychologique accru dans un monde des images préfabriquées. Alors qu'il découvre lentement ce corps abandonné au regard, une voix féminine chuchote soudainement à l'oreille du spectateur : « tu peux accepter, tu peux même refuser, je ne peux même pas choisir » Est-ce une reprise de l'appel du crucifié « pourquoi moi ? »; est-ce la plainte d'un corps réduit — dorénavant — à n'être qu'une mémoire réactivée du bout du doigt ?

Dans Zones franches, le contact est loin d'être franc, la peau reste lettre-morte sous l'écran de verre. Cette nudité est quelque peu pudique, le visage reste hors cadre, ce Christ se couvre le seins et le pubis de ses quatre mains (oui quatre, selon un montage fort discret) dans l'indistinction actuel-virtuel. Cette nudité est donc plus érotique que pornographique, cette dernière étant caractérisée par une présentation frontale du sexe, sans hors champ. Le visage et donc la bouche sont hors-champ, si bien que la voix elle-même

constitue un hors-champ intime et séduisant. Ses exhortations sont répétées sans insistance : « sur le bout des doigts jusqu'aux orteils ».

Certes l'écran de verre n'invite pas le toucher, même lorsqu'un corps nu s'exhibe à l'écran. Par contre, les habitués de CD-ROM et de jeux vidéo sont habitués à promener leur souris partout, à cliquer partout, à la recherche d'un lien, d'un passage, d'une clef. Ils mettent leur mains partout, en attendant de voir ce qui se passe, sans se préoccuper du rythme de leurs interventions, sans discerner les parties du corps : ne sont zones « sensibles » que celles qui déclenchent une réaction. C'est ici qu'apparaît un problème lié à l'interactivité en général : comment solliciter le contenu sans cultiver du même coup une indifférence pour ce contenu ?

On ne peut voir la tête, cependant on entend la respiration très lente qui accueille la caresse. Encore une représentation de la femme acéphale, dont le corps est réduit à n'être qu'un objet érotique ? Ou bien faut-il chercher cette présence dans la voix elle-même, ce qui fait la « personne », là où l'être sensible résonne, là où une intimité est livrée. Le corps de Zones franches « parle » aussi par les mots qui semblent inscrits dans le corps par scarifications : Être, Stances, Fertile, ... Les mots sont colliers, bracelets, ... à la fois des ornements (référence archaïque) et aussi des liens hypertextuels (référence cybernétique), il suffit de les toucher pour qu'ils s'estompent et laissent apparaître d'autres mots. Les mots fonctionnent comme des repères sur le corps, en marquant les extrémités et les intersections, marquent surtout que celui-ci est à l'intersection d'univers sémantiques qui restent insoupçonnés. Et puis il semble que l'on peut toucher aux mots quand ceux-ci sont portés par le corps. L'hypertexte nous ferait toucher à une corporéité du texte ?

Les parties du corps supposent l'unité d'un être humain, ainsi les parcours dans l'œuvre supposent une totalité de l'œuvre qui ne sera jamais complètement actualisée, chaque spectateur constituant son propre parcours. Lorsque nous parlons de « remémoration » il s'agit toujours de convoquer notre propre mémoire. Mais l'interaction avec l'ordinateur nous conduit ici à convoquer les réalités virtuelles contenues dans sa mémoire numérique. C'est une remémoration dirigée sur un corps porteur d'inscriptions cutanées, comme mémoire dont on ne connaît que les fragments, dont on n'éprouve que les différents temps. Les Zones franches de Jean Dubois obligent le ralentissement, la lenteur installe un autre regard, elle prête une opacité matérielle à un corps que la technologie numérique voudrait au contraire toujours accélérer, libérer de la pesanteur et abstraire. Ainsi l'écran qui se déplace de l'épaule vers la main semble produire un étirement surnaturel du bras (on pense au bras tendu de Mapplethorpe commenté par Roland Barthes), la main devient cette extrémité improbable, qui scintille d'un éclat nacré dans un fond de nuit. La main redevient ce qu'elle a toujours été, un miracle intelligent et sensible, et non pas un simple instrument de manipulation qui veut activer et contrôler toutes choses. Il nous semble alors que chaque « usager » du corps n'en épuise pas la sensibilité. L'œuvre-corps reste à distance, dans sa transsudation lumineuse, jamais habitée exhaustivement elle nous réserve toujours un reste, dans une stratégie de lecture qui renoue avec l'expérience poétique : alors le message n'épuise pas son propos, laisse le spectateur faire appel à son imaginaire et à sa mémoire

pour compléter l'expérience. Voilà une nouvelle façon de concevoir le hors-champ dans une esthétique de la rencontre.